
La culture haïtienne au Québec : interaction ou confrontation ? Étude de la réception critique de l'œuvre de Dany Laferrière

Nathalie Courcy
Étudiante à la maîtrise
Département des littératures
Université Laval

Je suis un lecteur qui écrit.
J'écris pour me lire.

Dany Laferrière

Comme acte créateur, l'art exige la liberté de son auteur. Enfermé dans la crainte des représailles, de l'emprisonnement ou même de l'assassinat, l'artiste peut difficilement produire une œuvre à l'image de la société dans laquelle il vit. François Duvalier, dictateur d'Haïti de 1957 à 1971, a mis en pratique le pouvoir de la censure lorsqu'il a mis sur pied l'organisation des tontons macoutes qui regroupait des « Volontaires de la sécurité nationale » pour mater toutes formes de contestation (Hurbon, 1987 : 13). De nombreux écrivains haïtiens ont montré qu'ils avaient compris la nécessité d'être libres en quittant Haïti afin de poursuivre leur création littéraire à l'étranger¹. Dany Laferrière, qui appartient à la génération des

1. Forcés à l'exode depuis l'accession au pouvoir de Duvalier père en 1957, les intellectuels haïtiens n'ont pourtant commencé à produire une littérature d'exil qu'à partir de 1971 (Jonassaint, 1986 : 11).

écrivains post-duvaliéristes (Laroche, 1987 : 25), fait également partie de ces intellectuels qui sont partis à la conquête de leur liberté.

Né en Haïti en 1953, Laferrière a dû s'exiler en 1976 parce que sa vie était menacée par l'entourage du président Duvalier fils². En tant que journaliste, il ne pouvait plus prendre la parole librement dans un pays où l'imaginaire et la culture étaient saccagés par la dictature (Laroche, 1987 : 21). Les dix textes en prose qu'il a fait paraître à Montréal depuis 1985 et qui constituent un « cycle romanesque aux dimensions complètement folles » (Robitaille, 2000 : B3) lui permettent de participer activement à la construction d'une littérature de la diaspora. Il aide donc à faire vivre l'espoir de la culture haïtienne à travers l'art produit en exil, qui « multiplie les possibilités d'invention et de création » (Shelton, 1993 : 17) et qui déjoue les tentatives de l'autorité d'étouffer tout germe d'échange culturel.

Devant le « dialogue à instaurer [...] entre un pays qui change et une diaspora qui se renouvelle » au contact d'autres cultures (Laroche, 1987 : 17), il est intéressant d'analyser les échanges culturels susceptibles de survenir à la suite de la publication d'œuvres de la diaspora. Ces échanges sont visibles à travers la critique journalistique et savante de l'œuvre de Laferrière. La perception de l'écriture et des thèmes privilégiés par l'auteur haïtien est fortement influencée par la culture des lecteurs. Bien qu'il vive depuis plus de dix ans à Miami, Laferrière a publié l'ensemble de ses textes à Montréal, choisissant ainsi le public québécois comme premier lectorat.

Nous avons recueilli et analysé 67 articles de journaux et de revues littéraires. Le classement de ces articles a été établi à partir de la grille d'analyse proposée par Michel de Repentigny et qui est reprise dans le mémoire de maîtrise de Thérèse Pouliot (1990 : 21)³. Nous avons ensuite classé chaque unité d'information dans un des quatre domaines qui subdivisent notre travail. Ces champs concer-

2. Les informations sur la biographie de Dany Laferrière ont été prises dans le site Internet suivant : <http://www.litterature.org/ile32000.asp?numero=274> (consulté le 6 décembre 1999).

3. Le tableau des résultats de notre analyse des articles critiques se trouve en annexe.

nent les questions génériques et stylistiques de l'œuvre ainsi que la thématique haïtienne et les rapports culturels.

En étudiant la critique publiée au Québec à propos de la production littéraire de Laferrière, nous espérons déceler la réaction de la société québécoise, représentée par la critique, devant les transferts culturels qui existent dans son œuvre. Cette société est-elle prête à accepter qu'une culture étrangère s'intègre à son identité? Est-elle prête à accepter que sa culture devienne en partie celle de l'autre? En fait, nous chercherons à savoir si l'œuvre de Laferrière correspond à l'horizon d'attente social des Québécois, défini par Hans Robert Jauss comme « la disposition d'esprit ou le code esthétique des lecteurs, qui conditionne la réception » (Jauss, cité dans Pouliot, 1990 : 21), et si cette œuvre est susceptible de modifier cet horizon d'attente.

L'HYBRIDITÉ GÉNÉRIQUE COMME OUTIL DE TRANSMISSION D'UN MESSAGE

Lorsqu'ils tentent de définir le genre pratiqué par Dany Laferrière, les critiques se trouvent confrontés à l'impossibilité de cerner une forme unique. Prenant sa source dans le pluriculturalisme, sa prose ne peut être restreinte aux règles de l'art littéraire reconnu au Québec : « son texte est hybride, à la frontière des genres » (Chartier, 1993 : D1)⁴. Chaque nouveau livre de Laferrière est donc présenté par la critique comme une prose originale, empruntant ses éléments à plusieurs types d'écrits et d'arts.

Les critiques s'accordent en général pour dire que l'œuvre de Laferrière comporte une part d'autobiographie. Que ce soit la *Chronique de la dérive douce* qui « n'évacue pas la transposition littéraire d'événements vécus ou rêvés » (Martel, 1994 : B7), *Pays sans chapeau*, dans lequel « Dany Laferrière se raconte, s'invente et, comme il dit, "se met en fiction" » (Martel, 1996 : E4), ou *L'odeur du café*, « à cheval sur l'autobiographique et le fictif » (Jonassaint, 1991 : 21),

4. Cette idée de « mélange des genres » est aussi présente dans l'article de Jacques Allard (1993 : D5).

tous ses écrits confondent jusqu'à un certain point l'auteur et le narrateur (Fortin, 1993 : 16 ; Rioux, 2000 : D1) et posent le personnage de Vieux Os comme l'« alter ego du romancier » (Chartrand, 2000 : D3). Déjà, cette tendance à s'inclure dans une série littéraire dénote un certain degré d'originalité et d'audace dans un univers où la vie privée est sacrée. Pourtant, la critique perçoit en général cette orientation comme un choix positif.

Toutefois, son œuvre ne saurait être strictement définie comme « roman semi-autobiographique » (Poulin, 1994 : A10). D'ailleurs, il n'est pas certain que sa prose constitue une œuvre romanesque, comme le souligne Jean Royer à propos de *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* : « ce qu'il appelle un "roman" et qui n'est qu'une suite de récits et de nouvelles brèves à sujets érotiques et surtout anecdotiques » (Royer, 1987 : D3)⁵. Dans ce cas-ci, le critique reconnaît les textes comme des œuvres relevant de la prose, mais sans les intégrer totalement dans la catégorie classique de la forme romanesque.

Par contre, des critiques associent certains livres à d'autres genres que la prose. Par exemple, *Le goût des jeunes filles* est considéré comme un film, « une enfilade de séquences colorées » par les journalistes de la Presse Canadienne (1992a : C5 ; 1992b : C10). La correspondance avec l'art cinématographique en appelait nécessairement une autre, cette fois avec le théâtre. Malgré le fait que les dialogues soient très présents et particulièrement signifiants dans les textes de Laferrière, assez peu de critiques soulignent leur importance. Odile Tremblay, Jacques Allard et Jean Chartier du *Devoir* constatent que *Le goût des jeunes filles* est « sans longues descriptions mais peuplé de dialogues » (Tremblay, 1992 : C17) et que *Cette grenade dans la main du jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit ?* constitue « d'abord un texte de parole » (Chartier, 1993 : D), construit à partir de « narrations brèves qui sont aussi très dialoguées » (Allard,

5. Julie Sergent (1997 : D3) associe également certains livres de Laferrière au genre de la nouvelle à cause de la langue simple qui est employée et de leur construction dramatique. Également, Réginald Martel (2000 : B3) rapproche l'œuvre de Laferrière, et en particulier son dernier livre, à un récit de formation inspiré de la vie de l'écrivain.

1993 : D5). À part ces remarques, la critique québécoise néglige l'aspect dialogique de l'œuvre, qui met pourtant en scène les relations humaines d'une façon privilégiée.

Les qualités poétiques de l'écriture de Laferrière sont aussi omises par plusieurs critiques. Évidemment, dans le cas de la *Chronique de la dérive douce*, l'observation allait de soi puisque le livre est divisé en 365 textes brefs, « disposés en vers libres, qui donnent un rythme et une couleur particulière à son livre » (Poulin, 1994 : A10 ; aussi Guay, 1994 : D10). Néanmoins, les jeux poétiques nous semblent présents dans chacun des textes de l'auteur, que ce soit par le rythme particulier, par les images métaphoriques ou par l'agencement des mots et des micro-récits qui s'emboîtent pour recréer la vision du monde de l'écrivain.

Le caractère journalistique de certains écrits est aussi soulevé par la critique. *Pays sans chapeau* est considéré par Louise Leduc comme un « reportage non conventionnel » (Leduc, 1996 : D1). Comme ce récit traite à la fois du pays réel (Haïti) et du pays rêvé (le pays sans chapeau, c'est-à-dire celui des morts), et comme le travail journalistique exige la véracité des faits rapportés, il faut croire que la critique québécoise accepte que l'imaginaire et les croyances d'un peuple étranger fassent partie intégrante de sa réalité.

Un des livres de Laferrière regroupe à peu près tous les genres que nous avons évoqués. Dans *Cette grenade dans la main du jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit?*, nous retrouvons le caractère autobiographique et romanesque de *L'odeur du café*, la poésie de la *Chronique de la dérive douce*, la démonstration journalistique de *Pays sans chapeau* et les dialogues présents dans l'ensemble de l'œuvre (Fortin, 1993 : 16). Ce qui caractérise ce livre en particulier, au-delà du fait qu'il est la somme de ceux qui l'ont précédé et suivi, selon la critique, c'est qu'il dénonce ouvertement l'Amérique, en faisant « passer à la mère America un interrogatoire serré, en une quarantaine de chapitres brefs comme des détonations » (Fortin, 1993 : 16). Le pouvoir d'évocation de la réalité qui est prêté à ce livre par la critique montre que celle-ci considère l'hybridité générique comme un instrument littéraire qui permet à l'artiste de transmettre son message et de diffuser sa critique sociale efficacement.

Malgré le fait qu'elle néglige les genres qui ne sont pas narratifs comme le dialogue et la poésie, la critique est sensible à l'effet du « mélange des genres » (Allard, 1993 : D5) dans l'œuvre de Dany Laferrière. L'hybridité dépasse donc l'« allure décousue » (Hébert, 1992 : 534) que certains lui ont reprochée. Même s'ils se distancient des canons esthétiques reconnus (Marcotte, 1993 : 72), ses livres constituent, selon les critiques des dernières années, un ensemble logique qui s'organise en une série de dix textes et qui forme « une autobiographie américaine »⁶ (Presse Canadienne, 1998 : C10). La valeur de cette « émouvante aventure » (Martel, 2000 : B3) ressort de la critique qui reconnaît à la fois la part de fiction et de témoignage sur laquelle est construite l'organisation de ces dix chapitres d'une œuvre continue.

HUMOUR ET SIMPLICITÉ : UNE RÉCEPTION AMBIVALENTE

Quels que soient les genres choisis par Laferrière, ses livres ont toujours en commun un style simple et un humour qui sont plutôt étrangers à la littérature québécoise. Ces deux aspects sont parfois reprochés, parfois louangés par la critique.

Il est difficile de lire un de ses récits sans avoir le sourire aux lèvres ou sans éclater de rire. Pourtant, cet humour est assez peu souligné dans la critique journalistique, qui se contente de dire que « rire ne va pas forcément avec oubli » (Allard, 1993 : D5), comme pour excuser le fait qu'un Haïtien ayant connu la tragédie duvaliériste en parle avec humour.

La critique savante semble plus ouverte à cette façon de mettre en scène le malheur d'un peuple. Que ce soit la « critique ironique » de la *Chronique de la dérive douce* (Pelletier, 1994 : 11), « l'ironie douce-amère » de *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* (Lamy, 1986 : 6), les « anecdotes drolatiques, émouvantes » de *La grenade dans la main du jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit ?* (Bordeleau, 1993 : 21) ou simplement l'humour tendre et grave de *L'odeur du café* (Jonassaint, 1991 : 21), l'humour est considéré

6. En italique dans le texte.

comme essentiel à l'œuvre de Laferrière. Cette manière désinvolte de traiter d'un sujet aussi explosif qu'Haïti est évidemment contraire à l'idée tragique à laquelle le Québécois moyen est habitué. Elle lui permet justement de s'éloigner du côté pathétique du sujet (Bordeleau, 1993 : 21) pour en réapprivoiser ce qui est moins reconnu : le bonheur possible. Il semble donc que le public des revues savantes est plus apte à comprendre le choix de l'auteur de dépasser les limites de la tragédie alors que la masse qui lit les journaux continue de se référer à l'image dramatique d'Haïti. Cette constatation nous permet de remarquer qu'Haïti ne correspond pas à un même référent culturel dans l'imaginaire de l'ensemble de la société québécoise.

Contrairement à l'humour, la simplicité du style correspond tout à fait à l'idée qui entoure Haïti dans l'imaginaire québécois, comme le souligne Louise Leduc dans *Le Devoir* : « à un pays où la sagesse passe par la simplicité ne pouvait coller qu'un style très dénué » (Leduc, 1996 : D1). Les critiques font abondamment référence aux marques de l'oralité et aux rythmes de jazz et de blues qui enrichissent le style de l'auteur (Pelletier, 1994 : 12 ; aussi Jonassaint et Racette, 1986 : 80). Est-ce que la culture haïtienne justifie à elle seule le « style très dépouillé et sensuel » (Dostie, 1991 : C1) que conserve Laferrière tout au long de ses écrits ? Il semble que le choix de la concision ait aussi des racines dans les stratégies littéraires de l'auteur, choix que contestent certains critiques.

Minoritaires, ces critiques se servent du style dénué de l'auteur pour l'accuser de manquer de profondeur dans ses analyses de la société haïtienne. C'est le cas, entre autres, de Jean Jonassaint, pour qui *L'odeur du café* est « un livre désinvolte, parfois superficiel, [qui] ne va pas toujours au bout de ses promesses » (Jonassaint, 1991 : 21)⁷. D'autres, comme Ivanohé Beaulieu, considèrent plutôt l'écriture de Laferrière comme un gage d'efficacité :

Ne vous y trompez pas ! Le roman de Laferrière est amusant, il n'est pas superficiel. Tout est, au bout du compte, une question de registre. Celui de Laferrière me semble d'une justesse remarquable. Il y avait longtemps

7. Le manque de profondeur est aussi souligné par Jean Chartier (1993 : D2).

qu'un même livre ne m'avait autant divertit et... laissé songeur (Beaulieu, 1985 : 27)⁸.

Les livres de Laferrière entraînent le lecteur dans les subtilités et les nuances de l'univers haïtien (Bordeleau, 1993 : 21). Ils lui révèlent, à travers les non-dit, les ellipses, les allusions, les « souffrances cachées derrière la vulgarité de façade » (Tremblay, 1992 : C17 ; aussi Martel, 1997 : B3 ; Bordeleau, 1994 : 10).

Grâce à cette « économie de mots très efficace » (Beaulieu, 1985 : 27), l'écrivain peut donc toucher l'imaginaire de ses lecteurs d'une façon toute particulière. Il ne fait pas appel à leur habileté à décoder de longues phrases ou des structures dramatiques complexes. Il les invite plutôt à laisser les images imprégner leur mémoire (Presse Canadienne, 1992 : C10 ; Codina, 1991 : 12). En rendant ses récits accessibles à tous (Villeneuve, 1996 : A8), Laferrière s'assure que la méditation lucide qu'il propose au-delà du divertissement (Pelletier, 1994 : 2) atteint et émeut une plus grande partie de la population.

Toutefois, en optant pour la simplicité, Laferrière a pris – et prend toujours – le risque de rester incompris. Comme le remarque Gilles Marcotte dans *L'Actualité* « [il] fallait surtout, dans ce patchwork, que chaque morceau fût assez bien taillé pour exprimer fortement une opinion ou une émotion. Ce n'est pas toujours le cas » (Marcotte, 1993 : 72). Certains lecteurs demeureront contrariés parce que la progression dramatique est plutôt mince et parce que l'humour est utilisé pour traduire des univers parfois tragiques. Cette différence par rapport aux « bons » romans québécois, français et américains les empêchera de « fabriquer [eux-mêmes] un fil directeur, en se servant des thèmes récurrents » (Marcotte, 1993 : 72). Du même coup, ils se privent du « feu d'artifice qui, après avoir ébloui et fait rire, pouvait encore donner à réfléchir » (Martel, 1987 : J3). Plutôt qu'une série littéraire construite à partir des normes connues, Laferrière propose une œuvre qui « ressemble d'ailleurs à ces immenses maisons haïtiennes où l'on peut entrer ou sortir par au moins

8. L'efficacité du style simple et tout en finesse de Laferrière est aussi soulignée par Louis-Bernard Robitaille (2000 : B3).

quatre portes » (Rioux, 2000 : D2). La critique présente plusieurs perceptions de l'humour et de la simplicité tels que les utilise Laferrière. Ces diverses réactions semblent correspondre aux multiples visions de l'autre que la société entretient, mais peuvent aussi être considérées comme différentes interprétations d'une œuvre qui se caractérise entre autres par sa polysémie. Tout dépend de la porte par laquelle on entre et par laquelle on sort...

HAÏTI : DICTATURE ET EXOTISME

De même, la perception que les critiques ont de la façon dont Laferrière dépeint son pays d'origine à travers la dictature et l'exotisme montre que le contenu de ses écrits ne correspond pas toujours avec l'imaginaire québécois.

Certains critiques comme Réginald Martel affirment qu'« un auteur haïtien comme Dany Laferrière [...] n'apporte pas grand-chose à l'analyse de la communauté haïtienne » (cité dans Klauss, 1986 : 3-4). Pourtant, le duvaliérisme et ses conséquences sont présents dans chacun de ses livres, même lorsqu'ils ne sont pas expressément nommés. Sont-ils un sujet tabou au Québec ? On peut au moins penser que la dictature est dérangeante, comme le laissent croire les articles d'Anne-Marie Voisard et de Réginald Martel. Selon eux, la tragédie haïtienne est un sujet « gênant » (Voisard, 1991b : F9) qui n'a sa place ni dans *L'odeur du café* ni dans *Le charme des après-midi sans fin* (Martel, 1997 : B3). Cette façon de voir apparaît comme un refus d'entrer dans le jeu des sens pluriels. La mise en scène de la dictature serait acceptable uniquement dans les livres qui correspondent ouvertement avec l'univers politique, alors que Laferrière s'affirme ouvertement contre le « tout-est-politique » (Chartrand, 2000 : D3). Dans certains livres, l'auteur joue le jeu et répond à l'attente de ceux qui veulent un récit axé sur le monde politique. C'est le cas de *La chair du maître*, dans lequel « les rapports de pouvoir constituaient, avec une sexualité torride, l'un des grands leitmotiv [sic] et étaient représentés crûment » (Bordeleau, 1998 : 28) et du *Goût des jeunes filles*, considéré comme « son récit le plus politique, par l'époque et le décor : la

montée du duvaliérisme, avec les macoutes en arrière-scène, et une terreur larvée qui devient mode de vie » (Tremblay, 1992 : C17 ; aussi Gagnon, 1992 : B7). Les critiques québécois semblent négliger le fait qu'à travers le quotidien des personnages, dans leur « enfance apolitique » (Richer, 1993 : 2), persistent les traces de l'« holocauste haïtien » (Sergent, 1996 : D3). Le lecteur sensible aux réalités internationales devine, derrière le témoignage de cet « innocent au pays des brutes et du sordide » (Allard *et al.*, 1992 : D8 ; aussi Presse Canadienne, 1991 : E6), les allusions à la dictature de Duvalier, « qui habite constamment l'œuvre de Laferrière mais sans la dominer » (Bordeleau, 1998 : 28). En dépassant les horreurs de la dictature, Laferrière redore l'image de son pays tout en révélant, par certains indices subtils, l'effet de cette tragédie sur son peuple. Comme le souligne Anne Richer, « [s]es livres sont là qui disent tout » (Richer, 1993 : 2 ; aussi Bordeleau, 1994 : 10). Même s'il n'en prend pas conscience à la première lecture, le lecteur se souviendra autant du bonheur de l'enfance que de la misère d'un pays étouffé par la dictature, sans pour autant que l'auteur n'ait profité du malheur de son peuple pour se faire un nom (Rioux, 2000 : D2). Il se présente plutôt comme un artiste qui utilise sa liberté d'écrivain exilé pour produire « une sorte de viatique contre les répétitions de l'Histoire » (Martel, 2000 : B3).

Dany Laferrière se situe à mi-chemin entre la description d'une Haïti politique et exotique. Plusieurs critiques soulignent la présence frappante de « l'atmosphère des Caraïbes, la présence de la mer, le terrible soleil de trois heures [...] » (Presse Canadienne, 1992 : C10 ; aussi Voisard, 1991b : F9 ; Bordeleau, 1993 : 21 ; Guay, 1991 : D1), révélée par les sens auxquels le narrateur fait souvent appel dans chacun de ses livres (Rioux, 2000 : D1). Ils vont jusqu'à acclamer l'aspect « quasi idyllique [...], troublant et sensuel » (Chartrand, 1997 : D1 ; aussi Leduc, 1996 : D1 ; Bordeleau, 1998 : 28) du portrait qui est donné d'Haïti par l'auteur, ce qui peut sembler exagéré. Cette mise en évidence de l'exotisme montre néanmoins le désir de la société québécoise d'accepter une image moins misérabiliste d'une Haïti qui a gardé, malgré la dictature, sa « mer turquoise et les montagnes [...], sa culture vivace et sa vie quotidienne où tout le monde n'est pas forcément malheureux et analphabète » (Bordeleau, 1998 : 28).

N'est-ce pas justement le rôle de l'écrivain exilé de faire connaître son pays d'origine sous tous ses angles, des plus noirs aux plus éclatants ? Il suffit que les « œuvres disent l'humain aux humains » comme le remarque Réginald Martel (1997 : B3). Si Laferrière est souvent considéré comme « le champion des provocateurs » (Charrier, 1993 : D1 ; aussi Voisard, 1993 : B7 ; Jonassaint et Racette, 1986 : 80), c'est entre autres parce qu'avec lui, « finis l'exotisme afroprimitif, le vaudou et la chasse au lion. Il prend un malin plaisir à abattre les mythes un à un » (Guay, 1990 : 82). Laferrière utilise « la littérature comme arme, comme instrument de liberté » (Bordeleau, 1994 : 9). Il ne faut donc pas se surprendre que la critique soit ambiguë lorsqu'elle tente d'analyser le feu d'idées originales sur la dictature et l'exotisme haïtiens que crée Laferrière et la puissance que leur confèrent la simplicité et l'humour. Les visions d'Haïti éclatent dans tous les sens : « On se demande même si la dictature haïtienne ne devient pas un spectacle, un théâtre de l'absurde où sont applaudis, comme dans une représentation d'Antigone qu'évoque le narrateur, aussi bien le bourreau que la victime » (Martel, 2000 : B3). Il appartient au lecteur d'interpréter chaque livre à partir de l'image qu'il a construite de ce pays et de relire certains passages afin d'assimiler quelques-unes des multiples facettes de l'œuvre.

LES RAPPORTS CULTURELS : LE QUÉBEC CRITIQUÉ

Si les opinions des critiques à propos de la vision d'Haïti divergent, celles qui concernent les rapports culturels mis en scène dans les livres de Laferrière sont assez unanimes. Au début de sa carrière d'écrivain, l'opinion était plutôt partagée à cause du scandale provoqué par la parution et l'adaptation cinématographique de *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* (Chartrand, 1997 : D4 ; aussi Voisard, 1993 : B7 ; Codina, 1991 : 12). Plus la production littéraire de Laferrière s'accroît, plus la critique reconnaît son influence potentielle sur la littérature québécoise.

D'abord considéré comme « le clown de la littérature québécoise » (Bordeleau, 1993 : 21) par plusieurs, il a ensuite été admis parmi les « ténors de la littérature éditée ici » (Martel, 1997 : B3 ;

aussi Martel, 1987 : J3 ; Lévesque, 1994 : C11 ; Voisard, 1991a : F8). Cette promotion révèle la compréhension accrue des Québécois à l'égard de son œuvre et la création d'un nouvel horizon d'attente correspondant aux choix stylistiques et thématiques de l'auteur.

Non seulement ces choix ne correspondent que rarement avec les règles littéraires reconnues et l'imaginaire québécois, mais Laferrière critique ouvertement la littérature québécoise, qu'il trouve trop « torturée, repliée, morbide [...], branchée sur le péché » (cité dans Chartier, 1993 : D2). C'est entre autres ce que signifie la *Chronique de la dérive douce*, qui dénonce « cette obsession de l'identité et ce lancinant surplace des Québécois [qui] frappe de plein fouet l'étranger qui débarque » (Lévesque, 1994 : C11), et qui justifie la décision de Laferrière de s'établir aux États-Unis en 1990. La compréhension culturelle s'effectuerait-elle en un seul sens ? Il semble que Laferrière ne rejette pas l'ensemble de la culture et de l'identité québécoises, pas plus qu'il ne renie son passé haïtien. Il refuse seulement le caractère « monomaniacal » de ces deux pays trop centrés, d'après lui, sur la question de la dictature et de l'indépendance (Robitaille, 2000 : B3). Ce refus a poussé l'auteur à s'exiler deux fois, d'abord d'Haïti où ses rapports à la patrie étaient devenus paradoxaux (Chartrand, 2000 : D3), puis du Québec. Malgré les nombreuses différences entre ces deux nations, la critique les reconnaît, grâce à l'écriture de Laferrière et surtout grâce à son dernier livre, *Le cri des oiseaux fous*, comme des « pays frères » : « mère omniprésente, goût de l'exil et père absent » (Rioux, 2000 : D2). Les thématiques semblables de ces littératures dissemblables permettraient aux deux espaces culturels de se réconcilier.

Le fait qu'il critique la culture québécoise et qu'il insère dans notre littérature des éléments non canoniques comme le cynisme et l'hybridité des genres ne semble pas irriter la critique qui le présente comme « celui qui libérera la littérature québécoise de ses obsessions » (Bordeleau, 1994 : 9). Comme l'écrit Nathalie Petrowski, « Vous ne le savez peut-être pas encore, mais Dany Laferrière est l'avenir de la littérature québécoise. C'est un écrivain, un vrai, un grand. [...] Brique après brique, il fait preuve qu'une littérature forte et dynamique est un mélange de sang, de regards et de musiques » (Petrowski, 1993 : A5 ; aussi Bordeleau, 1994 : 10). Ce souci d'hété-

rogénéité, qui s'allie à l'ironie et au besoin de déstabiliser les acquis langagiers, formels et idéologiques, inscrit Dany Laferrière dans la tendance postmoderniste (Magnan et Morin, 1997 : 20). Si le lecteur de Laferrière forme sa propre interprétation de l'œuvre à partir d'une compréhension renouvelée, l'auteur lui-même affirme écrire « à partir de l'ignorance pour apprendre sur lui-même » (Rioux, 2000 : D2). Sa quête d'identité se double d'une quête de réconciliation entre les deux Amériques qui se résout dans la migration vers un *no man's land* : Miami.

CONCLUSION : MÉTISSAGE ET QUÊTE IDENTITAIRE

Laferrière emprunte assez peu à la littérature et à la culture québécoises même s'il exprime son admiration pour la littérature québécoise, à laquelle il décernerait le prix Nobel⁹. Il rejette les règles littéraires, mélange les genres, refuse d'inclure une tension dramatique dans ses livres et conteste l'image misérabiliste d'Haïti tout en mettant en scène une dictature qui pourrait offusquer certains Québécois. De plus, il critique ouvertement l'emprisonnement de la culture québécoise dans le repli et la quête identitaire. À première vue, l'œuvre de Dany Laferrière n'a rien pour répondre à l'horizon social des Québécois. Néanmoins, ses écrits sont de plus en plus appréciés par la critique. La société québécoise se préparerait-elle à accepter l'idée selon laquelle le métissage culturel fait partie du renouvellement de chaque culture ? Voilà du moins ce que montre notre analyse de la critique de l'œuvre de Laferrière. Toutefois, accepter les échanges culturels ne signifie pas la négation de sa propre identité. En ce sens, il apparaît essentiel que le Québec poursuive sa quête afin de se reconnaître à travers les réseaux culturels qui se tissent entre les peuples. Des écrivains exilés comme Dany Laferrière, Chen Ying et Stanley Péan peuvent ouvrir la voie au métissage en donnant accès aux visions du monde qui caractérisent les autres sociétés. Cela permettrait au Québec de sortir du dilemme qui existe depuis toujours entre les cultures américaine et française

9. Il aurait énoncé cette idée pendant une émission animée par Bernard Pivot (Rioux, 2000 : D2).

et lui donnerait l'élan nécessaire pour créer une culture enrichie et « distincte ». Après tout, accepter la culture de l'autre est un prix bien peu élevé pour que l'art québécois conquière une liberté plus entière.

Annexe

Grille d'analyse de l'information et du jugement de la critique concernant l'œuvre de Dany Laferrière

Thème	Information factuelle	Jugement de la critique
Genres	Hybridité Générique	<ul style="list-style-type: none"> - Contraire aux règles esthétiques établies - La prose est plus souvent remarquée que la poésie ou les dialogues - La logique de la série littéraire est soulignée
Style	Humour	<ul style="list-style-type: none"> - Correspond peu à l'image d'Haïti qui existe dans la société québécoise - La critique journalistique néglige cet aspect - Souvent vu comme contraire à la tragédie haïtienne
	Simplicité	<ul style="list-style-type: none"> - Correspond peu à l'image d'Haïti qui existe dans la société québécoise - Peut révéler un manque de profondeur - Peut aussi être à l'origine de l'efficacité de l'écriture de l'auteur
Haïti	Dictature	<ul style="list-style-type: none"> - La dictature et la misère sont plus ou moins soulevées comme thématiques malgré le fait qu'elles soient très présentes dans chacun des livres - Présentée comme dérangeante - Image non misérabiliste (l'auteur détruit les tabous et présente Haïti sous tous ses angles)
	Exotisme	<ul style="list-style-type: none"> - Valorisé malgré qu'il soit peu privilégié dans l'œuvre
Rapports culturels	Vision de la littérature québécoise révélée par l'auteur	<ul style="list-style-type: none"> - Littérature québécoise critiquée (trop attachée à la quête identitaire)
	Place de Dany Laferrière dans la littérature québécoise	<ul style="list-style-type: none"> - Reconnaissance de Laferrière comme écrivain majeur de la littérature - Influence grandissante de son pluriculturalisme dans l'univers culturel québécois

Bibliographie

Œuvres de Dany Laferrière

- Laferrière, Dany (1985), *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, Montréal, VLB.
- Laferrière, Dany (1987), *Éroshima*, Montréal, VLB.
- Laferrière, Dany (1991), *Une odeur de café*, Montréal, VLB.
- Laferrière, Dany (1992), *Le goût des jeunes filles*, Montréal, VLB.
- Laferrière, Dany (1993), *Cette grenade dans la main du jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit?*, Montréal, VLB.
- Laferrière, Dany (1994), *Chronique de la dérive douce*, Montréal, VLB.
- Laferrière, Dany (1996), *Pays sans chapeau*, Outremont, Lanctôt.
- Laferrière, Dany (1997), *La chair du maître*, Outremont, Lanctôt.
- Laferrière, Dany (1997), *Le charme des après-midi sans fin*, Outremont, Lanctôt.
- Laferrière, Dany (2000), *Le cri des oiseaux fous*, Outremont, Lanctôt.
- Bordeleau, Francine (1994), « Dany Laferrière, sans arme et dangereux », *Lettres québécoises*, 73 (printemps), p. 9-10.
- Bordeleau, Francine (1998), « Le fils de la mémoire », *Lettres québécoises*, 89 (printemps), p. 28.
- Chartier, Jean (1993), « Laferrière dégoupille », *Le Devoir* (20 novembre), p. D1-D2.
- Chartrand, Robert (1997), « Haïti, le théâtre de la séduction », *Le Devoir* (31 mai), p. D1-D2.
- Chartrand, Robert (2000), « La mort, l'amour, la vie », *Le Devoir* (25-26 mars), p. D3.
- Codina, Ricardo (1991), « Le paradis a un nom : Haïti », *Impact Campus* (22 octobre), p. 12.
- Dostie, Bruno (1991), « Dany Laferrière : une parenthèse de bonheur ! », *La Presse* (29 septembre), p. C1-C2.
- Fortin, Marie-Claude (1993), « Le système D », *Voir* (25 novembre au 1^{er} décembre), p. 16.
- Gagnon, Katia (1992), « Seules les femmes ont compté pour moi... », *La Presse* (8 novembre), p. B7.
- Guay, Hervé (1991), « Dany Laferrière. Les anciennes odeurs », *Le Devoir* (28 septembre), p. D1 et D4.
- Guay, Hervé (1994), « L'écrivain qui se dessinait un visage », *Le Devoir* (10 septembre), p. D10.
- Guay, Jean (1990), « Sexe, jazz et bombe », *Québec français*, 79 (automne), p. 82-83.

- Hébert, Pierre (1992), « Éloge de la fiction », *Voix et images*, 17, 51 (printemps), p. 529-535.
- Jonassaint, Jean (1986), *Le pouvoir des mots, les maux du pouvoir. Des romanciers haïtiens de l'exil*, Paris et Montréal, Éditions de l'Arcantière et PUM.
- Jonassaint, Jean (1991), « Une histoire d'enfance », *Lettres québécoises*, 63 (automne), p. 21.
- Jonassaint, Jean, et Anne Racette (1986), « L'avenir du roman québécois serait-il métis ? », *Lettres québécoises*, 41 (printemps), p. 79-80.
- Klauss, Peter G. (1992), « Littérature québécoise et écrivains immigrants », *Lettres québécoises*, 66 (été), p. 3-4.
- Lamy, Suzanne (1986), « Enfin de l'humour noir », *Spirale*, 58 (février), p. 6.
- Leduc, Louise (1996), « Retour au pays du caillou au soleil », *Le Devoir* (18 mai), p. D1-D2.
- Lévesque, Robert (1994), « Pour échapper à l'oubli », *Le Devoir* (11 septembre), p. C11.
- Marcotte, Gilles (1993), « Un de perdu, un de trouvé », *L'Actualité* (15 mars), p. 72.
- Martel, Réginald (1987), « Pétard retentissant et mythe absent », *La Presse* (10 octobre), p. 13.
- Martel, Réginald (1994), « Dérive douce : on dirait que l'auteur s'y est mis sans réelle conviction », *La Presse* (11 septembre), p. B7.
- Martel, Réginald (1996), « L'écrivain-pèlerin au pays sans chapeau », *La Presse* (21 mai), p. E4.
- Martel, Réginald (1997), « Les après-midi sans fin de Vieux Os », *La Presse* (16 novembre), p. B3.
- Pelletier, Jacques (1994), « Toutes couleurs réunies », *Lettres québécoises*, 73 (printemps), p. 11-12.
- Petrowski, Nathalie (1993), « Dany-la-grenade », *La Presse* (7 novembre), p. A5.
- Poulin, Andrée (1994), « Douce dérive de l'arrivant », *Le Droit* (15 octobre), p. A10.
- Presse Canadienne (1991), « L'odeur du café, un hommage à toutes les femmes », *La Presse* (31 octobre), p. E6.
- Presse Canadienne (1992a), « Dans Le goût des jeunes filles, de Dany Laferrière, les femmes se servent du sexe comme d'un pouvoir », *Le Soleil* (28 novembre), p. C5.
- Presse Canadienne (1992b), « Dany Laferrière se défend d'accorder trop d'importance à la sexualité », *La Tribune* (3 décembre), p. C10.
- Richer, Anne (1993), « Fuir les pièges, les carcans », *La Presse* (15 mars), p. 1-2.
- Rioux, Christian (2000), « Fin de parcours. Dany Laferrière », *Le Devoir* (25-26 mars), p. D1-D2.
- Robitaille, Louis-Bernard (2000), « Dany Laferrière, le sorcier mégalo », *La Presse* (26 mars), p. B3.
- Royer, Jean (1987), « Une bombe dans la tête », *Le Devoir* (1^{er} janvier), p. D3.
- Sergent, Julie (1996), « Chapeau, Monsieur Laferrière ! », *Le Devoir* (1^{er} juin), p. D3.
- Sergent, Julie (1997), « À bride abattue », *Le Devoir* (17 mai), p. D3.
- Tremblay, Odile (1992), « Dany Laferrière : "Je suis né riant" », *Le Devoir* (14 novembre), p. C17.
- Villeneuve, Marie-Paule (1996), « Dany Laferrière ou le regard de l'exilé », *Le Droit* (18 novembre), p. A8-A9.
- Voisard, Anne-Marie (1991a), « Comme si le Québec se retrouvait dans un climat tropical », *Le Soleil* (5 octobre), p. F8.
- Voisard, Anne-Marie (1991b), « Un récit tout simple, mais pétri de tendresse et de paix », *Le Soleil* (5 octobre), p. F9.

Voisard, Anne-Marie (1993), « Dany Laferrière lance une grenade en plein au ventre de l'Amérique », *Le Soleil* (29 novembre), p. B7.

Textes sur la culture haïtienne

Hurbon, Laënnec (1987), *Comprendre Haïti. Essai sur l'État, la nation, la culture*, Paris, Karthala.

Laroche, Maximilien (1987), *L'avènement de la littérature haïtienne*, Sainte-Foy, GRELCA (Essai n° 3).

Shelton, Marie-Denise (1993), *Image de la société dans le roman haïtien*, Paris, l'Harmattan.

Textes sur la critique littéraire

Magnan, Lucie-Marie, et Christian Morin (1997), *Lectures postmodernistes dans le roman québécois*, Québec, Nuit blanche.

Pouliot, Thérèse (1990), « Le matou d'Yves Beauchemin et la critique : la problématique de la réception », mémoire de maîtrise (littérature), Université Laval.